

# PRAGUE

· AVRIL 1921

## I

Cette Europe qui dictait la loi au reste de la terre, regardez-la : elle gît, comme un vieillard terrassé par un coup de sang. Les différentes parties du grand corps ne se connaissent plus ; elles végètent misérablement, avec leurs plaies, leur gangrène, leur pourriture. Plus rien que des nerfs morts et des artères vides.

Il y a l'orient slave, bien malade, bien mystérieux, où personne ne va plus, où personne ne peut plus aller. Il y a les « pays nouveaux » dont on ignore les limites, les caractères, la situation géographique et parfois même le nom. Il y a les pays vaincus qui vivent, comme des pestiférés, dans la solitude morale et matérielle. Il y a les pays à change élevé où le voyageur ne se risque qu'avec angoisse, en faisant à toute minute d'effarantes « règles de trois ». Il y a les pays à monnaie dépréciée où sévissent la misère et le pillage.

La bureaucratie guerrière règne encore sur cette Europe paralytique. Tous ces pauvres bougres qui ont trouvé une chaise s'y cramponnent. Les en détachera-t-on jamais ? Ils visent des passeports, appliquent des timbres mobiles, copient et recopient cent fois, sur cent registres différents, des renseignements que personne ne vérifie, que personne ne vérifiera jamais. Une organisation policière immense, ridicule et inefficace enlaidit, défigure l'Europe.

Dans ce nouveau « moyen âge » les distances perdent leur signification normale. Aller à Prague est chose plus

étonnante qu'aller en Amérique. Et pourtant, en express, Prague n'est qu'à vingt-six heures de Paris. Comment donc ! Prague est à six heures d'avion de Paris.

Décidément, l'Europe est bien malade.

## II

Avec ses cuisines, ses wagons-lits, sa domesticité, son luxe laborieux d'hôtel pour neurasthéniques, le train rampe à travers l'Allemagne du Sud. Nous sommes, à chaque repas, une dizaine, éparpillés dans la voiture-restaurant ; et il y a quatre hommes pour nous servir.

C'est un train qui ne part que trois fois par semaine. Il ressemble à une démonstration diplomatique. Il doit coûter très cher et il est loin de payer ses frais. Qui s'intéresse à l'Europe centrale et orientale ? Qui songe sérieusement, dans cette époque lugubre, à savoir ce qui se passe chez le voisin ? Nous avons un peu l'impression de partir à la recherche de la Bohême comme à la découverte d'une terre inconnue. Un de nos hommes politiques — il est ministre — ne demandait-il pas, récemment, si, pour aller en Tchécoslovaquie, il n'était pas plus direct de passer par Bucarest ?

Le monde du plaisir ne se risque pas vers ces régions-là. Le monde du plaisir a ses itinéraires familiers, ses habitudes, ses préjugés, ses fournisseurs et ses foyers d'attraction. Nos compagnons ? Une poignée de gens d'affaires, des « chercheurs d'or », comme dirait Pierre Hamp. Deux ou trois Français, type moyen d'exportation, genre avantageux. Ils s'étalent, pérorent, gueulent, engueulent, tranchent, font les vainqueurs. Ils suent l'argent. Vildrac et moi, nous ne sommes pas très fiers.

Enfin ! malgré ces brailiards, le train n'en a pas moins l'air d'un train fantôme. Il rampe sur des voies désertes ; il rampe, comme un souvenir du temps où les peuples d'Europe étaient capables de pousser, du moins, l'internationalisme jusqu'au wagon-lit.

## III

Assis sur la couchette du haut, les jambes ballantes dans le vide, Vildrac me donne une leçon de tchèque. Il a noté, sur son carnet, avec la prononciation approximative, une bonne douzaine de mots courants que nous parvenons difficilement à nous loger dans la tête.

A mesurer notre ignorance, nous éprouvons un peu de honte. Voilà un sentiment que nos hôtes Praguais nous feront promptement oublier.

— « Oui », m'explique gravement Vildrac, « Oui » se dit « Ano ».

Je ne sais pourquoi, je murmure une phrase de Claudel : « Nous nous sommes fiancées avec l'anneau qui a la forme d'un *oui*. » Ce que c'est que d'avoir été consul à Prague!

Des douze mots appris, nous oublierons une bonne moitié. Pour le reste, pour ceux que nous aurons retenus tant bien que mal, nous découvrirons qu'ils n'ont pas tout le sens que nous leur supposions.

Opulence! mère de toutes les paresse! Nous, Français, possédons une littérature si riche, notre langue est si répandue que nous vivons, couchés sur notre trésor, sans souci d'apprendre d'autres langages.

Mais de grâce, ô vous, Messieurs, qui écrivez toutes sortes de beaux rapports sur l'influence française, pensez parfois que la langue, l'art, la littérature et maintes choses que vous méprisez plus ou moins ouvertement, que vous ignorez plus ou moins profondément, ne sont pas d'un petit effet pour accréditer les voyageurs que vous envoyez à l'étranger placer des bas de soie et du vin de Champagne.

## IV

Pendant plusieurs heures, la Bohême occidentale : un pays grave, presque triste. De larges ondulations, des bois de pins, de menus étangs engourdis au creux des vallons, de vastes plaines désertiques accablées sous une mélancolie

qu'aggrave le soir. Puis c'est la nuit, puis c'est Prague. Une rapide course en auto à travers la ville très vivante sous la bruine. Et nous entrons, tout de go, dans un appartement qu'il nous semble avoir habité, jadis, avec certains héros de Dostoïewsky.

Notre hôtesse ? Un peu cette dame âgée, cordiale et généreusement autoritaire dont parle Tolstoï dans *Guerre et Paix*. M<sup>me</sup> Lauermannova occupe le second étage d'une vieille maison praguaise et elle réunit là, chaque dimanche, la société lettrée de la ville. Une loi récente a retiré à M<sup>me</sup> Lauermannova toute une partie de son appartement, car, dans cette jeune démocratie, un parlement audacieux a jugé que nulle personne ne doit occuper plus d'espace qu'il n'en faut à une existence saine et raisonnable. Nous apprendrons que cette juste loi n'atteint pourtant pas tous les citoyens. Maintes demeures de l'opulente famille autrichienne des Swarzenberg (c'est M<sup>me</sup> Marie Majerova qui nous l'affirme) n'ont pas encore été touchées par les nouvelles mesures.

Allons, allons ! Les plus belles démocraties ont leurs faiblesses. La loi des privilèges survivrait-elle à toutes les autres vieilles lois ?

En attendant, notre hôtesse a récupéré, pour la mettre gracieusement à notre disposition, durant tout notre séjour, cette partie de sa maison que la loi lui avait ravie.

## V

— Voulez-vous, nous dit le D<sup>r</sup> Jelinek, voulez-vous entendre les dernières mesures de l'opéra qui se donne ce soir au Théâtre National ?

Nous achevons à la hâte notre tasse de thé et nous plongeons dans Prague nocturne comme le nageur dans une mer inconnue. Perspectives, monuments dont le faite s'évanouit dans l'ombre.

— Dépêchons-nous. Vous pourrez du moins donner un

coup d'œil et les costumes slovaques vous feront plaisir, voici le théâtre.

Dans le hall dorment deux agents, le menton sur la poitrine. Ils portent un petit casque rond, bénévole, un peu comique, pas trop « flic ». Mais, déjà, l'on nous pousse dans une loge, au-dessus de l'orchestre, tout contre la scène.

Pour des gens qui sortent du train, vraiment, pas de temps perdu. Nous voici, soudain, au cœur même de la ville, là où le sang est chaud et prompt : le théâtre, construit pierre à pierre par le peuple, au temps de l'oppression, ce théâtre qui, longtemps, fut en quelque sorte l'asile de l'âme tchèque, le temple du parler tchèque.

Oui, les costumes slovaques sont beaux, les chanteuses touchantes et l'orchestre sympathique. Mais ce qui m'intéresse davantage, pour l'instant, c'est la foule que je devine, que j'entrevois, derrière moi : ces milliers d'âmes comprimées dans la carcasse du théâtre. La qualité de leur attention, mieux que tout ce que je vois, m'est nouveauté, révélation, car je juge plus volontiers les hommes à leur silence qu'à leur parole.

Le « phénomène du théâtre », si dénaturé chez nous depuis longtemps, et pour mille raisons, se retrouve ici à l'état de pureté. Je l'éprouve à la ferveur respectueuse, à la torpeur mystique de cette grande foule qui retient son haleine pour mieux se donner. Ils écoutent, regardent, communient autrement que nos foules d'occident. Chose curieuse, rien ne ressemble plus à l'harmonieuse et mobile discipline des Sokols que le consentement et l'immobilité de cette multitude qui est silencieuse, dirait-on, avec ardeur.

Il n'y a pas deux heures que nous sommes à Prague, mais nous avons l'impression de pénétrer, du premier coup, bien profondément dans l'âme de ces gens.

## VI

Cette première soirée donnera le rythme. Voici notre esquif emporté en plein torrent. Ces quinze jours peuvent-ils se raconter heure par heure? Que non! Toutes nos impressions se bousculent, se chevauchent, se pénètrent et se fécondent mutuellement. Parfois, je pense au spectacle d'une cataracte; et c'est bien, pour nous, d'une cataracte d'humanité qu'il s'agit.

Est-il possible de classer, de situer dans la suite des jours tous ces visages francs, vivants, affectueux, graves, ces paysages fleuris, recueillis, ces foules chaleureuses?

Il y a, dans ce peuple, un besoin d'affection, une générosité sentimentale, enfin des trésors d'amitié dont la découverte fera de notre voyage un enchantement. Et maintenant, allons à l'aventure parmi nos souvenirs.

## VII

Ils ont, semble-t-il, tout lu, tout traduit, tout joué. Dans la société lettrée, presque toutes les personnes que nous avons rencontrées parlent trois ou quatre langues. Que si l'on veut les en louer, elles répondent aussitôt: « Nous sommes un petit peuple. Force nous est d'apprendre les langages des grands pays pour nous approprier leurs richesses morales. Ce n'est pas luxe, mais nécessité. »

Leur curiosité intellectuelle est prodigieuse; elle fait, pour s'assouvir, des efforts d'autant plus émouvants que le change élève autour de ce pays une barrière malaisément franchissable. Les livres français figurent en bonne place dans un grand nombre de librairies; pourtant la poste internationale fonctionne mal et les éditeurs français ne font à peu près rien pour favoriser la diffusion de nos ouvrages.

Peu de choses aussi éloquentes que la vue de certains volumes qui circulent de mains en mains, depuis des mois, dans les milieux cultivés; ces volumes sont brisés, salis,

rapiécés, mais leur spectacle réchauffe le cœur et produit un réel réconfort.

Il n'est pas rare, entre amis, de s'offrir un livre français à titre de présent; menu cadeau qui ne revient point à moins de quarante ou cinquante couronnes.

— C'est vrai, ils sont grands « mangeurs », me dit en souriant un de mes compatriotes, mais ils se trompent parfois sur la qualité de la nourriture et ils n'assimilent pas tout ce qu'ils prennent.

— Vraiment, monsieur, c'est fort possible. Mais notre public français ne se trompe-t-il jamais? Est-il infallible dans ses décisions critiques? Hélas! il a bonne raison de ne point errer: il lit si peu, si mal, si hâtivement. Honneur donc au peuple ami qui, malgré notre paresse et notre inhabileté à l'instruire, prend, de nous, tout ce qu'il peut prendre et court au moins les risques de l'erreur! Pendant l'une des conférences de Vildrac, j'ai vu des gens pleurer aux poèmes de Verlaine, beaucoup d'autres murmuraient à mi-voix des pièces qu'ils savaient par cœur. Sont-elles nombreuses les villes de chez nous où pareille chose serait possible?

Au reste, et malgré les difficultés que présente notre langue, ils se trompent rarement. Tout ce qu'il y a d'excellent dans notre production littéraire est lu à Prague, critiqué, traduit. Toutes ces traductions trouvent éditeur. On m'objectera, non sans ironie, que, depuis quelques années, les éditeurs tchèques ont profité de la situation particulière qui leur était faite pour s'approprier à bon marché nos ouvrages français. Voilà qui demande commentaire. La Tchécoslovaquie vient d'adhérer à la convention de Berne: elle connaît désormais ses obligations; mais, depuis l'armistice, elle s'est trop souvent heurtée, de la part des auteurs et des éditeurs français, à l'incompréhension ou à l'indifférence. Son change était et demeure bas, son public est limité, ses difficultés industrielles au moins égales aux nôtres, en ce qui concerne l'industrie du livre. On ne

l'a pas toujours bien compris ici. Certains éditeurs français, d'autre part, ont refusé, logiquement, de signer des traités qui n'eussent été assurés d'aucune protection. Le besoin de connaître a passé outre à ces obstacles, et si les Tchèques sont parfois purement et simplement emparés de notre bien, il faut en accuser d'abord la sympathie très ardente que nous leur inspirons.

Mais ces temps sont finis. Je souhaite de tout mon cœur que des questions commerciales toujours solubles n'empêchent pas la formation de liens nombreux et résistants entre les lettres tchèques et les lettres françaises. L'humanité tout entière en doit tirer profit.

Je me permets aussi d'engager mes confrères français à réserver une large place, dans leurs services de presse, aux écrivains et aux critiques tchèques. Nos livres coûtent très cher à Prague. Il faut s'en montrer généreux, c'est pure courtoisie. Encore cette courtoisie recevra-t-elle une belle récompense : le plaisir qu'éprouve tout auteur à être bien lu et bien compris.

## VIII

La presse praguaise n'est pas tout entière absorbée par la politique, le fait-divers et le roman-cinéma. Elle réserve une large place aux choses de l'esprit. Les journaux sont nombreux, bien composés, bien rédigés. Beaucoup d'écrivains, de docteurs ès lettres, d'universitaires consacrent une partie de leur temps au journalisme. Comme chez nous, dira-t-on. Sans doute, mais ces écrivains jouissent, dans leurs travaux, d'une indépendance qui n'est malheureusement pas de règle chez nous. Tous ceux avec qui nous nous sommes entretenus se sont accordés à reconnaître que la presse tchèque n'est pas vénale. Merveille des pays jeunes ! Si peu croyable que la chose ait pu paraître à des Français, le fait est que les feuilles publiques sont loin de demeurer étrangères à la vie des idées.

Ajoutons qu'il paraît à Prague un journal entièrement

rédigé en français et que certains organes, comme les *Narodni Listy*, consacrent chaque jour plusieurs colonnes à une « édition française ». Peut-être, dira-t-on, est-ce là un artifice de la propagande officielle, car la colonie française est fort réduite. Possible, mais le nombre des Tchèques capables de lire le français est si considérable et leur attachement à notre culture est si grand que cette manœuvre, toutes considérations politiques écartées, ne m'apparaît pas vaine.

Le soir de notre arrivée, on nous remit un numéro du journal révolutionnaire *Rude Pravo*, dont l'article de tête, à nous deux destiné, se trouvait rédigé en français et en tchèque.

Je dois ajouter qu'on ne nous remit pas cet article sans quelque hésitation. Mais notre position était franche : écrivains français complètement libres, indépendants, nous n'étions tenus par aucun mandat, par aucune mission. Résolus à ne point dissimuler nos sympathies, nous l'étions également à demeurer totalement étrangers aux conflits intérieurs d'un pays qui recouvre sa liberté à la minute la plus difficile de l'histoire. Notre but était autant que possible de tout voir et de tout entendre.

L'article du *Rude Pravo* nous toucha vivement. Nous eûmes, par la suite, occasion d'en rencontrer les signataires, dans la cave où, comme au temps de Marat, s'imprime ce petit journal.

## IX

Le Dr Hilar a trente-cinq ans et il assume la direction de plusieurs scènes. Nous avons eu, avec lui, plusieurs colloques dont la substance serait d'un réel enseignement pour la plupart de nos hommes de théâtre.

Le Dr Hilar nous pria de lui signaler des ouvrages dramatiques français ou étrangers susceptibles d'être traduits en tchèque et joués sur les scènes praguaises. Je dirai, pour être bref, qu'il connaissait tout ce que nous lui proposâmes

et que la plupart des pièces dont il fut question avaient été représentées ou allaient l'être.

Le Dr Hilar est une personnalité des plus curieuses. Tout son aspect respire la décision, l'énergie, la témérité. Je lui avouai en riant qu'il me faisait songer à une locomotive lancée à toute vapeur.

Il occupe une de ces situations officielles considérables que l'on ne confie guère, chez nous, qu'à des vétérans. Il emploie son autorité à travailler « dans le neuf ». Choix des pièces, mise en scène, décoration, tout ce qu'il fait est extrêmement audacieux. Mais, à Prague, l'audace est couronnée de succès.

Des hommes de théâtre comme le Dr Hilar connaissent fort bien tout ce qui a été tenté en Russie, en France, en Allemagne, en Angleterre, et ils en font leur profit. De Prague, la perspective reporte bien des choses à leur plan. Jamais directeur de théâtre n'a, mieux que le Dr Hilar, établi une franche différence entre ce qu'il appelle « le théâtre commercial et le théâtre, tout court ». Il dit volontiers, avec une merveilleuse bonhomie :

— J'ai débuté dans ma carrière en montant une pièce d'André Gide...

Prague n'a pas un million d'habitants. Les pièces vont vite : un très grand succès — pour la comédie tout au moins — ne dépasse presque jamais trente ou quarante représentations. A ce compte, les scènes consomment nombre d'ouvrages nouveaux et les hommes de théâtre doivent fournir une somme de travail considérable. Le Dr Hilar ne semble connaître ni la peur, ni la fatigue. Il cherche, il cherche. Au théâtre, à la promenade, à table, en tous lieux, il poursuit sa besogne de « découvreur » et s'interrompt à tout propos pour dire :

— Connaissez-vous ça ? Qu'en pensez-vous ? Qu'est-ce que ça vaut ? Faut-il lire ? Faut-il jouer ?

Durant notre séjour, nous avons assisté à plusieurs représentations dans différents théâtres. Ce qui nous a frap-

pés toujours, c'est la hardiesse des réalisations et la très sympathique jeunesse d'esprit de toutes ces manifestations. Je dois noter en particulier un curieux et courageux ouvrage de Karel Capek, dont le titre *R. U. R.* figurera peut-être un jour sur nos affiches parisiennes.

Enfin je ne crois pas inutile de donner un aperçu des programmes. Pendant une des semaines que nous passâmes là-bas, les théâtres de Prague jouaient *Coriolan*, *Bajazet*, le *Vaisseau fantôme*, un ouvrage de Mozart dont j'ai oublié le titre et la *Fiancée vendue* de Smetana. Il me faut signaler, pour être complet, que le *Paquebot Tenacity* et la *Lumière* étaient précisément en cours de représentation. Mais je reviendrai là-dessus.

Tous les théâtres où nous avons fréquenté ont adopté le système du *répertoire*, si raisonnable, si logique, si judicieux et que seuls, à Paris, pratiquent les scènes nationales et le Vieux-Colombier.

Encore un mot : le cinéma n'est point inconnu à Prague ; mais ce n'est quand même pas l'écran qui exprime, chez ce peuple, toutes les facultés de création et d'attention.

## X

Parfois nous allons tous deux seuls, Vildrac et moi, dans le dédale de la vieille ville. Le peuple emprunte, pour circuler, une foule de passages étroits qui s'insinuent dans la masse des bâtisses et, tels des capillaires, relie entre eux les gros vaisseaux de la capitale.

A tout moment, ces manières de corridors se dilatent et le promeneur tombe dans une cour paisible, désertée des voitures, bordée de façades vénérables, chargées d'ornements. Partout le style jésuite s'est appesanti ; mais Prague a su coloniser l'envahisseur. Apporté par l'oppresseur catholique, le style jésuite communique, malgré sa redondance et sa disgracieuse fantaisie, un charme curieux à cette ville spirituelle. Certains quartiers sont remarquables par leur

couleur : une patine bronzée, dorée, exquise à l'œil et au cœur.

Avec ses eaux bruissantes, ses îles, ses beaux ponts, la Vltava (cherchez la Moldau sur vos vieux atlas) donne à Prague une noblesse alanguie, un coloris vapoureux qu'ignorent les cités privées d'eaux vives. Grâce à cette belle rivière, toutes choses apparaissent avec le recul, la perspective favorables. Peu de paysages urbains ont la délicate majesté des collines de Petrin et de Hradcany, vues du quai Masaryk, au soir d'une belle journée limpide.

Ainsi donc, nous allons parfois seuls, Vildrac et moi ; et, dans ce pays dont la langue nous est totalement étrangère, nous ne sommes pas dépaysés. Cette vieille civilisation souriante, si différente de la nôtre, nous est fraternelle, pourtant. L'air, comme dans certains quartiers du Paris studieux, est, dirait-on, chargé d'intellectualité. On n'observe, dans la population, ni la morne hâte des villes industrielles, ni l'apathie des centres de nos provinces agricoles, mais bien cette aisance, ce goût de la flânerie amusée, cet amour de la promenade et de la controverse ambulante que les Parisiens connaissent bien, aiment bien.

Géographiquement, moralement, Prague est un des points les plus importants de l'Europe nouvelle. La petite république est enfoncée comme un coin, profondément, au cœur du continent. Sa pointe va retrouver l'orient balkanique, sa tête s'encastre entre l'Allemagne, l'Autriche et la Pologne. Même les monuments attestent la convergence, en ce lieu, des influences les plus variées, les plus contradictoires. Prague a su fondre avec harmonie ce qui lui venait de tous les points de l'horizon.

Si l'Etat tchécoslovaque vit — et il importe à la civilisation et à la paix européennes qu'il vive — je ne doute pas qu'il soit à même de remplir une haute destinée. Pris entre le monde slave, le monde germanique, la cohue des balkans et les puissances d'occident, la Tchécoslovaquie peut constituer une sorte de centre moral où les idées viendraient s'affronter, se féconder, se fondre.

## XI

Ce qui est curieux, ce qui est émouvant, ce qui explique bien des choses, c'est la fidélité manifestée par ce peuple à ses coutumes, à ses traditions, à sa langue, à son âme enfin, malgré la ruée des influences, malgré la conquête, malgré les siècles d'oppression. Il faut aller à Prague pour comprendre la vanité de l'impérialisme et que, seules, les victoires morales sont effectives quand il s'agit des hommes. Il faut visiter la Bohême pour mesurer les erreurs, les sottises et les insuccès de la violence.

Quels que soient les conseils qu'on ait pu lui prodiguer, la race tchèque n'emploie pas son indépendance toute neuve à guerroyer, mais à construire. On a l'impression de rencontrer partout une volonté organisatrice, un vif amour du travail réparateur, un grand besoin de paix et de conciliation.

S'ils tirent un juste orgueil de leur révolution libératrice, ils ne se livrent du moins à aucune fanfaronnade. Ils sont modestes, inquiets, prudents. Leur principal souci, si souvent exprimé par leurs artistes, si légitime, si honorable, est essentiellement spirituel : « Maintenant que nous sommes libres, disent-ils sans cesse, saurons-nous développer notre personnalité ? Saurons-nous être nous-mêmes ? »

Inquiétude pleine de noblesse, mais qui surprend l'étranger : depuis la bataille de la Montagne Blanche, la Bohême a vécu sous le joug et l'âme tchèque est, malgré tout, demeurée elle-même. Que craignent-ils donc ? La liberté aurait-elle cette vertu paradoxale d'annihiler les effets de la servitude ?

Je le répète, tous les artistes : écrivains, peintres, sculpteurs, que nous avons rencontrés, nous ont paru tourmentés de la même angoisse, animés du même espoir : « Maintenant, allons-nous pouvoir donner notre mesure ? »

— Qui sait ? m'a dit un jour M. C\*\*\*. Qui sait ? Pendant les siècles d'oppression ils ont tourné leur ardeur, leur

amour, vers les belles-lettres, vers les arts, vers toutes les choses de l'esprit. Maintenant que les voici enfin maîtres chez eux, ils vont peut-être orienter tout leur effort vers le commerce et l'industrie ; ils vont peut-être devenir, comme les autres, des « gagneurs d'argent », incultes, avides et pleins de mépris pour la recherche spirituelle...

Je ne peux pas, je ne peux pas le croire. La culture et la ferveur morales du peuple de Prague m'ont semblé supérieures à celles que l'on rencontre en général dans nos pays occidentaux ( la Suisse exceptée). Toutefois, la parole de M.C\*\*\* (un Français qui remplit à Prague une fonction éminente ) représente un avertissement si précis que je me fais un devoir d'attirer là-dessus l'attention de nos amis tchèques.

## XII

M. Benes, ministre des Affaires étrangères, n'a pas quarante ans. C'est un homme de petite stature, visage vif et nerveux ; regard curieusement clair et mobile. Un sourire plisse ses tempes, de temps à autre. Une grosse veine se gonfle sur le front.

Un ministre jeune est un spectacle rare pour des yeux français. Un ministre qui a fait une révolution, c'est même un spectacle tout à fait exceptionnel.

Pas plus que le président Masaryk, M. Benes n'est un professionnel de la politique. Il a donné le meilleur de son âge à l'étude des sciences et de la philosophie. Puis il a conspiré, connu l'exil et l'aventure. Sa tête a été mise à prix. Il est de ceux qui ont fomenté la révolution et créé la Tchécoslovaquie à coups de télégrammes et de messages chiffrés.

Et maintenant ?

Maintenant, installé dans le palais et dans les meubles des Habsbourg, importuné par une valetaille qui semble un legs de l'ancien régime, ce jeune homme actif, hardi, pénétrant, me donne un peu l'impression de s'ennuyer. C'était

un révolutionnaire de carrière, et le voici, pour longtemps, souhaitons-le quand même, enfoncé dans un fauteuil profond, aux prises avec ce qu'il appelle lui-même « la grise besogne quotidienne ».

Il m'intéresse énormément. Par la pensée je le compare aux bonshommes usés qui se disputent le pouvoir dans nos vieux pays d'Occident, et pour qui gouverner n'est plus qu'une sorte de jeu comique et passionnant. La comparaison est tout à l'avantage de M. Benes. A coup sûr, ce jeune homme attentif, curieux, cordial ne me paraît pas faire de la politique pour le plaisir d'en faire, mais bien pour construire quelque chose. Mais, dans le fond de mon cœur, je murmure cette prière : « Qu'il reste ce qu'il est ! Qu'il se souvienne des temps héroïques et qu'il ne soit jamais gagné par les passions de nos jongleurs, de nos bavards et de nos pharisiens. »

### XIII

M. Benes désire connaître nos impressions.

— Que pensez-vous, me dit-il, des relations actuelles de la culture française et de la culture tchèque ?

— Si je ne craignais pas de recourir à une comparaison scientifique, je dirais que la Tchécoslovaquie me semble emprisonnée dans ce que les biologistes appellent une membrane hémiperméable. La dépréciation de votre devise élève autour de votre pays une barrière qui n'empêche pas l'étranger riche de pénétrer chez vous, mais qui interdit aux Tchèques de la classe moyenne l'accès de nos pays occidentaux. Eh bien, la question des langues crée, dans l'ordre moral, une situation absolument analogue. Tous les Tchèques que nous approchons, depuis que nous sommes à Prague, parlent le français. Tous lisent nos auteurs et beaucoup s'emploient à traduire nos ouvrages dans votre langue maternelle. En revanche, le nombre des Français qui parlent la langue tchèque est extrêmement réduit. On en compte peut-être une douzaine. Or, si votre connaissance du français vous facilite la

« version », elle ne vous permet que rarement le « thème ». Votre importation morale est considérable et votre exportation à peu près [nulle. Vous connaissez tout de notre pays, nous ne savons presque rien du vôtre.

Attirez chez vous de jeunes Français. Vous n'aurez aucun mal à les intéresser à votre patrie, à votre peuple ; sachez les attacher à l'étude de votre langue. S'ils parviennent à la posséder, à l'aimer, ils entendront tirer parti de leur savoir : ils traduiront vos auteurs en français. Ainsi vous commencerez à faire de l'exportation d'idées ; car c'est par les livres que la pensée d'un peuple chemine à travers le monde. Plus vous exporterez vos idées, plus nombreuses, plus drues, plus fécondes elles renaîtront : l'homme travaille d'autant plus courageusement qu'il se sent mieux écouté.

Les rapports diplomatiques, les documents officiels, les missions de propagande sont de petit effet quand il s'agit de rapprocher les peuples, de les faire s'apprécier et s'aimer. Ce sont les œuvres d'art qui éveillent la curiosité et entretiennent l'affection. C'est surtout par Dickens, par Hardy, par Wells, par Kipling que je connais l'Angleterre. Si j'aime la Russie, c'est à cause de Moussorgsky, de Borodine, de Tourguenew, de Dostoïewsky, de Gorki.

Certes, il importe de voyager, de lier des relations personnelles, directes, humaines ; mais, si vous voulez vraiment nous ouvrir le fond de votre cœur, faites-nous connaître ceux qui en détiennent les clefs.

#### XIV

Nous ne pourrions jamais oublier certaine matinée que nous passâmes à Strahov. Après la visite du cloître et de la bibliothèque, trésor inestimable, les moines blancs nous conduisirent dans le jardin d'où l'on domine la ville aux cent tours (si Prague ne portait, je crois, ce nom, elle le mériterait). La colline de Strahov, toute parée d'arbres en

fleurs et dorée de soleil, nous ravit si bien que nous y retournâmes dès le lendemain. Nous dénichâmes une guinguette dont le jardin, à flanc de coteau, au-dessus des vergers, contemple la vallée de la Vltava et la cité baignée d'une brume délicate. Nous prîmes là un de ces repas dont le souvenir seul parfume et réjouit toute une existence. Nous étions en compagnie de Jos. Hrdinova et du professeur Marek, amis fidèles et guides scrupuleux avec qui nous fûmes heureux de partager cette heure incomparable.

Durant notre séjour à Prague, nos amis tchèques se montrèrent fort généreux de leur temps et ne négligèrent rien pour nous mieux faire connaître leur patrie. Des écrivains, les D<sup>rs</sup> Jelinek, Rutte, le professeur Fischer, M<sup>mes</sup> Lauermannova et Tilchova, M<sup>me</sup> Marie Majerova, qui remplit de hautes fonctions municipales, ont été, tour à tour, nos hôtes et nos cicerones. En leur compagnie, nous avons visité la ville, les musées, les églises, les monuments ; nous avons fréquenté les théâtres et assisté aux réunions des Sokols de Zizkov. Mais les Sokols sont trop connus chez nous pour qu'il soit intéressant d'en parler ici. Nous n'avons pu voir l'atelier de Sturza, qui était absent de Prague ; mais nous avons vu ceux de Kafka et de Bilek. Nous avons pu apprécier plusieurs collections particulières. Les peintres Hofman, Joseph Capek, Zrzavi, d'autres encore, nous ont fait connaître leurs recherches et leurs travaux.

Un accident survenu à l'un des exécutants nous a empêchés d'entendre le fameux quatuor tchèque. Mais nous avons, chez M<sup>me</sup> Rozenkrancova, entendu chanter des chansons populaires bohémiennes. Chez M<sup>me</sup> Svabinska nous avons eu le plaisir d'assister à une excellente et démonstrative séance de musique. Les poèmes de mélodies qu'avec un goût parfait nous chanta M<sup>me</sup> Strettiova avaient été traduits pour qu'il nous fût possible de suivre utilement le concert. Je reviendrai sur ces poèmes tout à l'heure.

M. Stepan, qui est compositeur mais aussi pianiste émérite, nous fit entendre plusieurs pièces de Novak et de Suk, les maîtres de l'école contemporaine ; puis nous fîmes connaissance avec les ouvrages des jeunes musiciens : Vycpalek, Vomacka. M. Stepan nous joua plusieurs mélodies populaires qu'il a subtilement harmonisées. La musique tchèque moderne semble puiser l'essentiel de son inspiration à même le trésor populaire. Elle doit à cette origine non seulement son goût de terroir et sa santé, dirait-on, rustique, mais encore d'être demeurée indépendante des puissantes écoles musicales qui se sont développées en Europe pendant ces cinquante dernières années. Dans ce que nous avons entendu, je n'ai pu reconnaître à mon grand étonnement ni l'influence allemande, ni l'empreinte russe, ni le charme riche, subtil et chatoyant de Debussy ou de ses pairs. La superstition de l'original et de l'étrange me semble n'être point entrée dans les préoccupations de ces musiciens, et cela mérite d'être signalé. Ils visent à s'exprimer plutôt qu'à nous surprendre, et ils ont quelque chose à dire. J'eus plaisir à constater qu'ils ont souci de traduire les émotions, les sentiments et les passions d'une humanité vivante, contemporaine. Deux des poèmes mis en musique par Boleslav Vomacka nous plurent tellement que je ne résiste pas au désir de les transcrire ici, dans la fruste et naïve traduction que nous ont donnée nos amis et qui convient parfaitement.

Le premier, intitulé *Le soldat aux champs*, est de Frana Sramek :

Si je retourne jamais chez nous, je marcherai par notre rue,  
Je marcherai par notre rue, lent et silencieux.  
Je retrouverai notre trottoir et toutes les fenêtres,  
Quelqu'un parlera, je ne répondrai point.

Mais ensuite je verrai, mais ensuite je verrai  
Une chose étonnante. Je sécherai de désir  
Quand je la verrai, quand je la verrai  
Et je lui dirai : ma petite maison, mon foyer, mon nid !

A chaque petite marche, ah ! que je sécherai !  
Ce sera une bataille ! Ce sera un vrai combat !

Une belle dame viendra à ma rencontre,  
Je tomberai dans l'herbe profonde, dans l'herbe profonde.

Dans l'herbe profonde... Si je retourne jamais chez nous  
Je m'assiérai auprès de ma femme et, trois jours, je n'en détacherai pas  
mes yeux.

La nuit je dormirai doucement à son côté. Le matin,  
Belles, ah ! belles seront ses mains sur la couverture.

Je lui dirai tout. Et je serai pur. Après, je me lèverai,  
J'arroserai les fleurs aux fenêtres. Je trouverai sous leurs petites feuilles  
Une vie verte et bienheureuse. Je serai comme le laboureur et le berger,  
Je ne serai plus soldat... Que ce sera beau !

Le second poème a pour titre : *Le Blessé*. Son auteur est  
Stanislas Hanus.

Mon Dieu ! mon plus grand regret ne me vient pas  
— Aujourd'hui que mon jeune sang ruisselle sur la terre étrangère  
Et que ma blessure me fait souffrir —  
De ce que je n'entendrai plus jamais la terre chanter au printemps,  
Ni de ce que ma vieille mère, lumière au yeux, ne m'accueillera plus,  
Ni de ce que ma bien aimée ne m'embrassera plus jamais.  
Mais pour tout ce qui a commencé à fleurir et ne s'est pas épanoui,  
Pour tout ce qui a voulu dispenser de la chaleur et de la lumière aux  
hommes,

J'ai de lourds regrets,  
Non pour tout ce qui m'est retiré,  
Mais pour ce cœur fervent qui n'a pas été distribué,  
Je meurs en douleur...

## XV

Ces deux courts poèmes me semblent propres à représenter certaines aspirations profondes d'un peuple affectueux et pacifique, accessible au sentiment d'une large humanité.

Grâce à des traductions inédites de Hanus Jelinek et d'Emmanuel Siblik, j'ai pu faire connaissance avec plusieurs représentants de la poésie tchèque. A tous ces poètes : Otakar Theer, J.-S. Machar, Petr. Bězruc, l'amour du pays malheureux inspire de beaux accents ; mais, sauf peut-être chez le dernier cité, on ne trouve guère d'expression de violence ; seulement un immense désir de paix, de

concorde et de liberté, et, pour le conquérant, plus de mépris que de haine.

Après plusieurs siècles de contrainte, durant lesquels ils ont toujours servi sous les étendards de l'oppresseur et pour des causes le plus souvent contraires à leurs sympathies, les Tchèques m'ont paru véritablement délivrés de toute gloriole militariste. Espérons que l'indépendance ne leur donnera pas trop le goût des parades et des aventures.

## XVI

Ils ont encore à faire l'expérience de cette idée de « nation » qu'on a si cruellement viciée depuis sept ans et au nom de laquelle on a commis tant d'erreurs, tant d'injustices et tant de crimes.

Le fait même que, trois siècles durant, les Tchèques ont, en dépit de la servitude, conservé leurs traditions, leur langue et leur juste amour de la terre natale, ce fait met en lumière ce qu'il y a de noble et de respectable dans le sentiment de la patrie. Mais l'usage arbitraire et offensif qu'on a fait de l'idée de nation, l'hypertrophie et la perversion de cette idée dans l'histoire du monde contemporain, tout cela engage l'observateur à en considérer avec défiance presque toutes les manifestations.

Nous nous sommes entretenus librement de ces choses avec la plupart des Tchèques cultivés qu'il nous a été donné de rencontrer.

— Patientez, nous ont-ils répondu. Laissez-nous prendre conscience de notre indépendance encore si fragile, encore si menacée. Laissez-nous manier, éprouver, vérifier certaines notions qu'il nous faut d'abord connaître par nous-mêmes. Et faites-nous confiance.

De tout cœur ! Ce peuple me semble apte à mener à bien une telle expérience et à comprendre que, sur les ruines des vieilles idées, d'autres idées s'organisent avec effort.

Quelles que soient les imperfections d'un régime en pleine organisation, la Tchécoslovaquie nous a donné l'impression d'une démocratie authentique, au prix de laquelle nos démocraties occidentales font plutôt figure de mensonge. La division de la société en classes y est moins blessante, moins apparente, moins odieuse que chez nous et les différentes fractions du peuple, moins séparées, mieux disposées à une compénétration féconde, peuvent unir leurs forces pour des buts communs plutôt que les épuiser en querelles intestines.

A maintes reprises, en contemplant cette jeune république en pleine fièvre créatrice et dont l'emblème n'est encore souillé d'aucune honte, je me suis pris à murmurer très bas et pour moi-même : « Heureux les peuples opprimés, car ils n'ont pas encore commis l'injustice, car ils n'ont encore offensé personne ! »

## XVII

Est-il vrai que la gaieté soit le secret des pays vignobles ? C'est à quoi je pense en regardant vivre la société praguaise. On cultive la vigne et l'on boit du vin en Bohême et en Moravie. Il se peut que cette particularité ne soit pas sans influence sur le caractère des Tchèques.

MM. René Mergel et Philippe Bordes, qui connaissent bien la Bohême et lui marquent, dans leurs articles, une ardente sympathie, dépeignent les Tchèques comme mélancoliques et taciturnes. Sans doute, nous avons bien retrouvé chez les Praguais un reflet de l'humeur slave ; mais leur mélancolie connaît de souriants intermèdes et des réveils joyeux.

Je me rappelle une soirée pleine de charme et dont la gaieté n'avait point cette couleur tragique qui empreint, dit-on, celle des Slaves orientaux. La pluie ayant gâté et écourté une excursion en automobile, toute la compagnie revint à Prague. Nous envahîmes l'appartement de Ma-

dame Lauermannova qui improvisa une collation. La soirée se passa le mieux du monde à deviser, à fumer, à chanter. Vildrac et moi, qui ne sommes pourtant aucunement doués quant à l'organe vocal, nous efforçâmes de donner à nos hôtes quelque idée des vieilles chansons françaises. Par esprit de réciprocité, on nous régala de vieilles chansons tchèques. Presque toutes nous parurent souriantes, naïves, quelquefois gaillardes, toujours animées d'une sorte d'espoir. J'entends encore M<sup>me</sup> Ruttova remplir le salon des accents d'une voix chaude, neuve, émouvante. Le Dr Yahn, sans se départir d'un sérieux impeccable, accompagnait en sourdine. Et le Dr Jelinek fit, un instant, abandon, d'une correction toute diplomatique pour exécuter quelques danses mi-farouches, mi-joviales, qui n'étaient pas sans analogie avec le trepak russe.

Nulle amertume au fond de ce divertissement, mais une très franche, très simple gaîté. Même impression et plus vive encore à la représentation de *La Fiancée vendue*, au Théâtre national. Cet excellent ouvrage de Smetana, que tous les Tchèques s'accordent à considérer comme leur opéra national, et qui, depuis 1866, n'a pas été joué moins de sept cents fois, nous ravit par sa fraîcheur, sa richesse cordiale et rustique. Rien de plus naturellement gai. J'en suis encore à me demander pourquoi un opéra aussi réussi, aussi spirituel et d'une valeur musicale si sûre ne figure pas au répertoire de nos scènes lyriques françaises.

## XVIII

Le soir que nous entendîmes *La Fiancée vendue*, on m'avisa que la représentation de *la Lumière*, à laquelle il nous serait prochainement donné d'assister, n'aurait pas lieu au Théâtre des Etats de Bohême, où la pièce fut créée, mais, précisément, au Théâtre National. Je regardai le vaste édifice, bourré de spectateurs jusqu'au faite et, il me faut l'avouer, je ressentis un peu d'inquiétude à l'idée que mon ou-

vrage affronterait les risques d'une si grande scène. Par son sujet, par son style, *La Lumière* ne me semblait pas susceptible d'intéresser un public fort nombreux, et j'imaginai l'aspect pénible d'une poignée de curieux éparpillée dans un vaisseau de proportions si majestueuses.

La réalité fut une grande surprise et un grand réconfort. *La Lumière*, excellemment traduite par Jos. Hrdinova, fut représentée devant une salle comble, tout à fait attentive et sympathique. C'était, je pense, la onzième représentation. Je le répète, c'est à leur façon d'écouter que l'on doit estimer les hommes. Mais je prie de croire que je ne juge pas le peuple tchèque sur la faveur marquée qu'il voulut bien réserver à ma pièce.

Un détail curieux, et qui montre le rôle considérable dévolu, sur le théâtre, aux artisans de la réalisation : montée jadis par Antoine avec cette grande sobriété réaliste dans laquelle il atteint la maîtrise, *La Lumière*, sur la scène praguaise, m'apparut entièrement transposée dans un sens symboliste et idéaliste. D'ailleurs la mise en scène, le décor et le jeu des acteurs contribuaient excellemment à donner une grande unité de style au spectacle ainsi conçu.

A quelques jours de là, nous eûmes, au théâtre de Vinohrady, une bien bonne représentation du *Paquebot Tenacity*. Cette pièce, malgré mon ignorance de la langue tchèque, me parut aussi bien jouée que par les acteurs du Vieux-Colombier, dont, pourtant, l'éloge n'est plus à faire.

## XIX

M. Masaryk est entouré par tous les Tchèques d'un respect si affectueux, si dépourvu de réserves, qu'il nous eût été fort précieux, si la maladie ne l'eût rigoureusement isolé, d'obtenir de lui quelques instants d'audience. Nous eûmes du moins la grande satisfaction de nous entretenir, après la représentation de *La Lumière*, à la résidence présidentielle, avec M<sup>lle</sup> Alice Masarykova.

Tout m'incline à croire que M<sup>lle</sup> Masarykova reflète fidèlement les idées et les sentiments de l'homme admirable dont elle porte le nom.

De cet entretien je ne retiendrai qu'une phrase qui me semble, à maints points de vue, et caractéristique et chargée de sens.

J'avais, lors de notre arrivée à Prague, publié en manière de salut, dans un des journaux de la capitale, un très bref article où je parlais du rôle dévolu à la Tchécoslovaquie, centre géographique et moral de l'Europe. La conversation étant venue sur ce point, M<sup>lle</sup> Masarykova trouva cette formule si heureuse et si juste :

— Oui ! oui ! Nous devons avoir l'intelligence occidentale et le cœur russe.

## XX

Je voudrais, je devrais achever sur cette parole qui justifie et résume bien des réflexions, qui rend inutiles bien des commentaires.

J'ai entrepris non d'élaborer un document, mais de livrer éparses, dans leur disparate, les notes et les impressions de deux voyageurs. Je remets à une autre fois de relater maintes choses qui ont ému notre curiosité, touché notre sympathie, provoqué notre étonnement. Aussi bien, pourrais-je, avec des mots, peindre la miraculeuse allée de cerisiers en fleurs qui nous conduisit à Rostoki ? Faut-il raconter les beautés de Kutna Hora, et les petits villages bohémiens endormis dans l'immense plaine agricole ? Saurais-je analyser les réflexions que me valut le geste de ce vieux paysan tout englué dans son labour et qui se redressa pour saluer très bas, au passage, notre automobile dont il ne savait rien, sinon qu'elle était... une automobile ?

Aurais-je aujourd'hui le temps de parler convenablement de l'extraordinaire instinct décoratif des Tchèques, de leurs réformes sociales, de leur conception de l'enseignement public, des lois qui... Mais non ! Je dois également passer

sous silence les entretiens que nous eûmes avec M. Spicek, avec Arne Novak. Il me faudrait sans doute aussi parler des groupes de jeunes gens qui vinrent nous voir, nous raconter leurs luttes, leurs espoirs. Il me faudrait parler des travaux de la Société Mames et de l'excellente revue d'Art *Volne Smery*. Il ne serait peut-être même pas inutile de dire un mot du public qui vint entendre nos conférences... N'épuisons pas de si beaux, de si curieux sujets. La Tchécoslovaquie vient de naître ou plutôt de renaître sur son vieux sol. Nous avons, à Prague, beaucoup d'amis que nous retournerons voir et que nous recevrons ici. L'avenir est large et profond. Il nous réserve encore bien d'autres joies, bien d'autres tâches.

GEORGES DUHAMEL.